

En juillet j'ai ouvert avec bonheur un livre que je détenais depuis vingt ans et que je n'avais fait qu'entrouvrir. « La Colline inspirée », publiée en 1913, n'appartenait pas à mes priorités et j'avais eu tôt fait de ranger Maurice Barrès à l'index des écrivains rébarbatifs. Or je me suis plongé dans « La Colline » et y ai découvert, outre l'histoire étonnante des frères Baillard et de l'hérésie qu'ils animèrent pendant une trentaine d'années sur la colline de Sion, une plume époustouflante et une maîtrise narrative qui a permis de transformer un feuilleton local en un attrayant sujet romanesque. Car les frères Baillard, tous trois curés, ont existé et Barrès explique comment, à la façon du potier, il a pétri la matière qu'il avait à sa disposition. « *L'artiste, écrit-il, triomphe s'il a su, grâce à son imagination, faire surgir un petit univers qui puisse émouvoir les âmes et faire résonner notre cœur.* »

De ce point de vue, c'est réussi. De surcroît, Barrès donne dans ce récit coloré d'une sensuelle mystique terrienne de belles descriptions du paysage lorrain. Lisez plutôt : « *Ici l'immense horizon imprévu, la griserie de l'air, le désir de retenir tant d'images si pures et si pacifiantes obligent à faire halte. C'est une des plus belles stations de ce pèlerinage. On passerait des heures à entendre le vent sur la friche, les appels*

lointains d'un laboureur à son attelage, un chant de coq, l'immense silence, puis une reprise du vent éternel. On regarde la plaine, ses mouvements puissants et paisibles, les ombres de velours que mettent les collines sur les terres labourées, le riche tapis des cultures aux couleurs variées. Aussi loin que se porte le regard, il ne voit que des ondulations : routes qui courent et se croisent en suivant avec mollesse les vallonnements du terrain ; champs incurvés ou bombés comme les raies qu'y dessinent les charrues. Et cette multitude de courbes, ce motif indéfiniment repris qui meurt et qui renaît sans cesse, n'est-ce pas l'un des secrets de l'agrément, de la légèreté et de la paix du paysage ? »

Ces phrases, j'aurais aimé les écrire en montant, non pas au Signal de Sion com-

me Barrès, mais tout bonnement dans notre bonne côte de Loupmont. Promenade en solitaire loin des sollicitations parasites et des achalandages tapageurs de notre société. Sans doute nos paysages lorrains n'ont pas la sauvagerie beauté d'un canyon ou d'un océan qui se fracasse sur les récifs. Ils offrent en revanche la quiétude assurée d'un monde immuable que les générations, les unes à la suite des autres, ont modelé à la sueur du front.

Il voyait des choses

que nous ne voyions pas

En savourant ces paisibles horizons, j'ai revu mon père quelques années en arrière, en appui sur sa pioche, à mi-côte, les yeux posés sur la plaine que délimitait au fond le feston bleuté des côtes de Toul. Il nous montrait l'étang, un boqueteau, un train, un silo. Par temps clair, il prétendait voir la ligne des immeubles de Nancy-Brabois dans le lointain, et soudain il repérait un chevreuil qui cabriolait parmi les vaches. Il voyait des choses que nous ne voyions pas. Comme Barrès, mon père avait une vue particulièrement acérée pour jouir de ce spectacle. Comme Barrès mais à sa manière, il nous disait que « *ce spectacle-là valait bien d'autres merveilles qu'on allait parfois chercher fort loin.* »

Jean-François DONNY



Les Échos de la Poule qui Pète

Les artistes et l'avenir

Le temps des cigales de la fête culturelle permanente semble révolu même si les mêmes cigales persistent à séduire de leurs tsi-tsi les élus devenus fourmis et peu

prêteurs. La Galerie du Loup a toujours dénoncé cette chimère de la culture comme facteur de développement économique. Cette confusion onirique et ce relativisme culturel ont conduit à un ap-

pauvrissement artistique et à une prolétarianisation des artistes. Pour notre part, notre subvention s'élève à 600€, répartie pour moitié entre le conseil général de Meuse et la Codecom de la

Woëvre. Pas de quoi faire de grosses crottes ! Merci à eux et merde aux autres (Région, Drac-Etat) qui dilapident l'argent public et qui ignorent avec une implacable rigueur leurs artistes.

La perverse Cité

(Suite de la page 1)

stes, le législateur se retrouvera bien impuissant lorsqu'une femme lui répondra qu'elle a bien le droit de disposer de son corps et de le proposer à qui elle veut. Coups d'épée dans l'eau et incapacité à répondre aux diktats postmodernes et à l'emprise du libéralisme sadien (1) qui usent et abusent de la libération totale des passions et des pulsions. Dépassée par le Marché, doublée à gauche

par toutes les mafias prêtes à tout pour satisfaire les caprices des consommateurs qui auront beau jeu de faire valoir chacun leur particularisme, notre société court après ses valeurs républicaines. Un jour prochain, un individu saugrenu revendiquera le droit au mariage avec sa chienne, un autre avec son âne. Pourquoi pas ? Plus sinistre, un Hitler postmoderne réclamera à vivre selon les lois sadiennes....

La boîte de Pandore est grande ouverte et la démesure (l'hybris) s'empare de nos démocraties avec tous ses risques de tyrannie. Tyrannie des revendications égotistes d'une Europe et d'une France en proie au chômage, au repli nationaliste, à l'impuissance et à la vacuité culturelle.

Ph. D

(1) Concept développé par le philosophe Dany Robert Dufour, dans "La Cité perverse".